



Kamikazes malgré eux

Sceptiques, voire rebelles : les jeunes Japonais embrigadés qui jetaient leur avion contre des navires américains n'étaient pas tous dupes de la propagande impériale. Deux historiens apportent un éclairage nouveau sur les « bombes humaines ».

Par Emmanuel Hecht

Le 25 octobre 1944, à 6 h 50, au large de l'île de Leyte, les Américains livrent bataille contre les Japonais pour reprendre les Philippines. Le porte-avions *St. Lo* croise la flotte du vice-amiral Kurita. Echange d'obus entre bâtiments sur mer, duels d'avions dans le ciel. Plusieurs destroyers et un porte-avions américains coulent. Les Japonais, supérieurs en nombre, semblent l'emporter, lorsqu'ils se replient soudain, assommés par la puissance de feu de l'adversaire. Le *St. Lo* s'en tire bien. Au fracas des armes succède un silence trompeur. A 10 h 53, très exactement, un Zéro, chasseur bombardier de la marine impériale, un des avions les plus modernes de l'époque, survole à 15 mètres de hauteur à peine le vaisseau américain avant de le percuter. La bombe embarquée de 250 kilos atteint un pont inférieur, où sont amassées des munitions, provoquant une terrible explosion. A 10 h 58, le commandant ordonne de couper les machines et d'évacuer le navire. A 11 h 25, le porte-avions coule, victime de la première attaque de kamikazes.

Cette nouvelle tactique doit être ponctuelle, selon son concepteur, le vice-amiral Onishi. Las, elle se prolongera jusqu'à la reddition de l'empereur Hirohito, le 15 août 1945, baissant malgré tout d'intensité un peu plus chaque jour, faute de pilotes, d'appareils, d'entraînement, de carburant. Au total, 3 800 jeunes pilotes et marins (car il faut ajouter aux aviateurs les « torpilles humaines », bombes lâchées d'un sous-marin et guidées par un pilote) périront dans cette aventure morbide. Le maître d'œuvre du vol inaugural est le

lieutenant Seki Yukio (23 ans). Il dirige l'escadrille Shikishima (nom poétique désignant le « Japon ancien ») au sein du groupe spécial Shinpu, les deux idéogrammes de ce terme se lisant aussi... « kamikaze » (voir l'encadré page 82). Marié lors d'une permission six mois plus tôt, ce fils d'un antiquaire pacifiste spécialisé dans les ustensiles de la voie du thé est un brillant étudiant en histoire. Il intègre la prestigieuse Académie navale impériale en 1938. Excellent pilote, il est choisi par son commandant pour cette ultime mission. Officiellement, seuls les volontaires sont élus. Mais Seki reste silencieux. A-t-il le choix, face à la pression du groupe et à l'idée qu'il se fait de l'honneur ? Selon d'autres sources, Seki est dubitatif : « Vous voulez faire de moi le chef de l'escadron qui mène ses pilotes à la mort ? Laissez-moi la nuit pour réfléchir. » Autre version encore, relatée, mais jamais publiée, par le journaliste officiel accrédité auprès de l'armée, Seki lui aurait déclaré tout de go : « Le Japon est foutu s'il fait tuer des pilotes d'élite comme moi. »

Coupe de saké et chant patriotique

Les Grecs anciens croient-ils à leurs mythes, s'interrogeait l'historien Paul Veyne ? De la même manière, les kamikazes croient-ils à la propagande nationaliste impériale ? Sont-ils convaincus de la justesse de leur mission lorsqu'ils sont filmés, par les actualités cinématographiques, avalant une coupe de saké avant d'entonner un dernier chant patriotique ? Rien n'est moins sûr, à la lecture de *Kamikazes*, de Pierre-François Souyri, auteur

d'une *Nouvelle Histoire du Japon* (Perrin) remarquée, ancien directeur de la Maison franco-japonaise à Tokyo, enseignant à l'université de Genève, comme Constance Sereni, qui cosigne le livre. Avant de s'envoler pour leur dernier vol, rappellent les historiens, les kamikazes doivent rédiger un testament susceptible d'être exposé au musée de l'Ecole de la marine. Les lettres, soumises à la censure, sont le plus souvent sans surprise, reprenant les slogans et les métaphores nationalistes. Mais certaines d'entre elles, acheminées par d'autres canaux, soulignent le scepticisme, voire la rage impuissante des jeunes gens de ces « unités spéciales ». « Il est clair que, quel que puisse être son succès momentané, une nation autoritaire et totalitaire sera toujours finalement vaincue », observe Uehara Ryoji, jeune étudiant en philosophie. « Je n'ai plus besoin de rien. Toute consolation, tout encouragement ne sont pour moi qu'une occasion de me fâcher – surtout s'ils sont sous la forme de longs discours militaristes ou de harangues trompeuses. Quelle bande méprisable et médiocre », note Wada Minoru.

Se porter volontaire pour une mission suicide et vomir l'armée est donc possible. « Voilà ma déclaration, martèle le pilote Hayashi Toshimasa : je ne me bats pas, absolument pas, pour la marine impériale. Si je vis et je meurs, c'est pour ma patrie, et même, si je dois être franc, par fierté personnelle. » Plus ou moins rebelles, plus ou moins critiques, ces jeunes gens ont du style. Ils sont étudiants en lettres, en philosophie, en langues, en droit, les élèves ingénieurs et les scientifiques étant



SACRIFICE La mort certaine et délibérée est glorifiée par le gouvernement nippon.

UE DES ARCHIVES



réquisitionnés pour l'effort de guerre. Minoritaires, c'est une évidence, on ignore leur représentativité exacte.

Leur courage et leur lucidité sont d'autant plus remarquables que la propagande impériale ne cesse de laver les cerveaux depuis quarante ans. La « fétichisation » de la mort certaine et délibérée se manifeste dès la guerre russo-japonaise (1904-1905), lorsque le général Maresuke lance ses troupes, qualifiées de « balles humaines » et de « projectiles de chair », se fracasser contre les fortifications de Port-Arthur. L'épopée de ces soldats est perpétuée dans un genre littéraire nouveau, le *gunkoku bidan*, littéralement les « belles histoires de l'armée de notre pays ». Une étape supplémentaire dans l'héroïsme mortifère est franchie avec la distribution aux soldats, en 1941, du Code de bonne conduite du combattant, préférant le suicide à la reddition, et le culte rendu aux « neuf dieux de la guerre », récit apocryphe des exploits de membres d'équipage de sous-marins de poche à Pearl Harbor.

Lorsque la situation militaire commence à échapper aux Japonais – la bataille de Midway, les 4 et 5 juin 1942, marquant le début de la fin –, la propagande impériale célèbre les vertus du *gyokusai*, le « joyau brisé », expression reprise d'une sentence d'un classique chinois du VI^e siècle : « Mieux vaut partir comme un joyau qui se brise plutôt que de vivre comme une vulgaire poterie intacte. » Cette métaphore justifie aux yeux de l'état-major l'envoi au casse-pipe de fantassins, puis de pilotes, qui, par

leur sacrifice, sont l'égal des fleurs de cerisier qui s'épanouissent juste avant de disparaître, au summum de leur beauté. « Maintenant épanouie / Demain dispersée au vent / Telle est la fleur de la vie. » Le vice-amiral Onishi, le « père des kamikazes », est poète à ses heures. Le 16 août 1945, il a la délicatesse de se suicider. ● E. H.

Kamikazes, par Constance Sereni et Pierre-François Souyri.
Flammarion, 252 p., 22 €.

L'ÉPOPÉE DES « VENTS DIVINS »

Etrangement, les Japonais utilisent peu le mot « kamikaze », qui qualifie à l'origine un vent violent né de la volonté des divinités. Ils lui préfèrent celui de tokkotai, mot abrégé désignant les « unités d'attaque spéciales ». Le premier « groupe d'attaque » fut baptisé Shinpu, mot composé de deux idéogrammes signifiant « dieu » et « vent ». Mais ces caractères peuvent aussi se prononcer « kamikaze » si l'on préfère la lecture japonaise à la lecture « à la chinoise »... Dans le même registre, les Japonais n'évoquent pas d'attaque suicide, mais une « mort volontaire sur ordre », provoquée par un « choc corporel » (tai-atari), terme issu du lexique de certains arts martiaux. Il n'empêche que « kamikaze » est passé dans le langage courant depuis la guerre du Pacifique et désigne tout individu se faisant exploser lors d'un attentat. Le Larousse le définit comme un « pilote japonais volontaire pour écraser son avion chargé d'explosifs sur un objectif ». Par extension, comme une « personne téméraire qui se sacrifie pour une cause ».